

**L'USAGE DE LA TORTURE DURANT LA GUERRE DE
LIBERATION NATIONALE**

Pr.Djilali Sari

Département d'histoire – Université d'Alger-

La déshumanisation était partout présente et en plein rendement à travers tout le territoire algérien durant toute la durée de la guerre de libération nationale, après avoir été déjà expérimentée et utilisée localement au paravent... Ce n'est que tardivement qu'analyses et témoignages se sont multipliés et à se recouper pour en montrer son envergure avec les multiples conséquences sur les différents plans.

Dans ce qui suit nous nous limitons seulement aux témoignages recueillis récemment à Tlemcen à la suite de leur publication. Le premier concerne Abdesselam Tabet Aouel (1) qui l'a vécue cruellement dans sa chair et sa conscience. D'autant qu'à travers son récit se révèle peu à peu celui de son frère Touhami qui a craqué pendant les séances d torture.

Quant au second, il a trait au récit d Bellahsène Bali (2) qui grâce à son double combat, combat durant la lutte de libération, puis par la reconstitution des faits vécus par l'écriture, poursuit la même lutte contre l'oubli. Pour fournir à l'historien les matériaux indispensables.

Nous terminerons en situant la place de ces lieux de mémoire dans notre patrimoine au sens moderne du concept.

I - AU DELA D E LA SOUFFANCE PHYSIQUE ...

« C'était la nuit du 02 au 03 février 1959 »

Après avoir décrit les conditions de son arrestation chez lui, Tabet Ouel poursuit son récit à partir d son arrivée au commissariat à Tlemcen :

« On me mit des menottes aux poignets avec les mains derrière le dos naturellement, on me fit sortir du commissariat et on me fit monter à arrière d la sinistre 203 d la PRG, dans la même position que celle dans laquelle je vis mon frère vivant pour la dernière fois, le jour d son arrestation.

(...) Quelques secondes plus tard, le portail nord-ouest de la caser(ne du 2^e chasseur (caserne Miloud par la suite – Faculté de

L'USAGE DE LA TORTURE DURANT LA GUERRE DE LIBERATION NATIONALE

médecine présentement- s'ouvrit. La voiture s'engagea sur un chemin où elle roula un peu et s'arrêta. On me fit descendre et je vis, en haut d'un talus, un portillon qui s'ouvrit en même temps que j'entendis un cri ou plutôt un hurlement qui n'avait rien d'humain. Je fus saisi de frayeur. (Photos)



1- L'intérieur du centre de tortures ou le bassin - pièce maîtresse du dispositif de déshumanisation ...

(...) Après un temps qui me parut une éternité (...) On m'introduit ensuite dans une pièce dont le sol cimenté était inondé d'eau, avec, au milieu d'eau sorte de lit de camp. »

Après les premières épreuves ...

« On m'attache ensuite des fils électriques aux deux pouces, aux deux gros orteils et à ma partie intime (mon pénis). Un sixième fil baladeur était terminé par une pince crocodile. Le visage hostile des tortionnaires, certains déformés par la haine, se penchaient au-dessus de moi. Deux, ou trois agents tenaient chacun une sorte de boîte cubique de 20 cm d'arête environ à laquelle, étaient reliés des fils électriques ; c'étaient les gégènes. Mais l'un d'eux avait à la main le bout d'un tuyau d'arrosage. On me posait de nouveau la question qui devait revenir à chaque arrêt de la torture : » quel est ton rôle dans l'organisation ? »

A peine avais-je répondu que je ne savais rien de ce que l'on me demandait que j'entendis crier « feu ! » et mon corps devient le siège d'une énergie colossale qui, me semble-t-il, allait me consumer ou me faire exploser. Je hurlais de douleurs mais mes cris furent vite étouffés par l'eau qui arrivait du bout du tuyau d'arrosage que l'on m'avait introduit au fond de la gorge. A chaque tentative que je faisais pour crier, l'eau m'en empêchait sauf lorsque le tortionnaire le plus salaud e tout m'enlevait le tuyau de la bouche pour me permettre une goulée d'air, puis il introduisait de nouveau le tuyau dans ma bouche. Je n'arrivais pas alors à respirer, je suffoquais, je me noyais sur mon lit de camps. Mon corps, me semble-il ne cessait pas de s'allonger comme si l'on m'écartelait. Je me débattais ou du moins j'essayais de le faire. Je n'étais plus que le siège d'une souffrance qui m'affolais et me faisait perdre tout repère. C'était infernal ! Puis tout cessa momentanément bien sûr.

La question rituelle accompagnée d'injures et de menaces revint, ma réponse négative aussi et la torture de nouveau. Mais la

seconde fois ils ont joint , par alternance, des coups d gourdins accompagnés d'injures et d blasphèmes.(...)

(...) Le fil baladeur , comme son nom l'indique, m'était accroché par la pince crocodile tantôt à l' oreille, tantôt au sein, tantôt à une lèvre, etc...

Puis ce fut pour moi, l' instant le plus terri le, le plus insupportable ; celui où le sinistre Pierrot Bénichou a mis, ajouté à la haine, un sadisme qui aurait relégué au rand d'enfant d chœur un tortionnaire nazi : Pendant que je me débattais, que je hurlais à me faire exploser les poumons et que les insultes des autres ne me parvenaient que sous forme d vacarme, il me mis la semelle de son godasse sur laquelle il m'enfonça le bout du tuyau d'où arrivait de l'eau à une certaine pression et, à l'arrêt des gégènes, approchant son visage du mien, il me dit : » c' est comme ça qu'à crevé ton frère Touhami », Accompagnant cette phrase de blasphème. Il me répétait cette phrase à chaque arrêt du courant. C 'était comme un poison qu' il me distillait avec un plaisir démoniaque . La brute se délectait d la souffrance d'un adolescent entièrement à sa merci. »

En se réveillant après maints supplices :

« Puis j'eus le vague sentiment d quelque chose qui manquait en moi ; alors ce fut l instant le plus tragique pour moi : cette absence, j'en venais de découvrir l'objet : c'était, (que l'assistance veuille bien m' en excuser) c' était donc mon pénis qui s'était retirer dans mon bas ventre, exactement comme un escargot qui se réfugie dans sa coquille.



2 – Les cellules où sont « oubliés » momentanément les torturés après les épreuves de déshumanisation

Je pense qu'il n'y a pas de mots pour exprimer l'ampleur du désarroi dans lequel je me trouvais. J'eus le sentiment d'un vide total en moi, d'un anéantissement, j'avais perdu mon principe vital. Je n'avais plus d'avenir, je pleurais sur ma vie gâchée, mes rêves compromis, la tristesse de mes parents. Je désespérais de connaître jamais le bonheur de fonder une famille ; en quelques minutes un

film d'une rare tristesse défila devant mes yeux. Je broyais du noir, j'étais émasculé (...)

Alors, une pensée s'imposa à moi d'abord : la vie n'avait plus aucun sens ; plus aucun attrait . Je me croyais devenu sexuellement incapable car je savais que certains torturés était sortis de ces épreuves avec une capacité sexuelle totale...

Dans mon désespoir, je conçus le projet d reculer jusqu'à la porte de la cellule et d me projeter en avant, tête la première pour me fracasser le crâne contre la muraille qui constituait l'arrière de la cellule. Je ne s&ais combien d fois j'essayais d m'armer d courage, mais je ne pus le faire. Je restais prostré un long moment.

J'étais transis d froid.

Enfin la délivrance et le profond soulagement

« Alors l' instinct d conversation certainement me poussa à réagir : j'entasser mes vêtements sur le bas- ventre avec mon pardessus entre les cuisses, je m'enveloppais dans les couvertures et j'essayai d sautiller pour me réchauffer. Au début,mes jambes refusaient l'effort, mais petit à petit je parviens çà faire d légères flexions extensions, puis sautiller et au bout d' un instant (je ne saurais préciser l' instant) je sentais que le membre commençait à sortir. Dynamisé par l' espoir, je redoubler mes efforts, et à mesure que je redevenais normal , mon cœur se gonflait d joie et d' orgueil. Puis, ma virilité sauve, redevenue moi – même, je me mis à pleurer d'amertume d'abord à l' idée que j'avais failli devenir un homme diminué, mais aussi et surtout, à pleurer d bonheur. Comme ce mot peut paraître anachronique, impensable dans une telle situation Et pourtant, ce fut pour moi un moment d bonheur d'une rare intensité à quoi je ne trouve rien à comparer.

Alors je m'habillais en hâte, je mis mon pardessus et je m'assis sur les couvertures pour savourer cet instant d béatitude, d félicité. »

II - LE CENTRE DE TORTURE ET LE PYTHON DE SAF SAF

« (...) c' était un lieu où les tortures , les sévices corporels , la flétrissure étaient quotidiennement pratiquées par les tortionnaires issus , ironie du sort, du pays de la déclaration universelle des droits de l' homme, signataire aussi d la convention d Genève.

Combien d civils et d militaires détenus dans cette sinistre caserne ont subi les pires supplices ! Où étaient ces organisations internationales d la défense des droits d l' homme pendant que la horde soldatesque coloniale broyant sans retenue l' Algérien ? »

En suite l' auteur d s' interroger sur le silence complice de certains milieux... D'enchaîner pour situer le centre d torture de Saf Saf :

« D'une capacité d 500 prisonniers, cette caserne , première du genre dans la région, était destinée à accueillir ceux qui étaient pris l'arme à la main(PAM) et ceux qui étaient internés par les militaires (PIM). Sa seule évocation provoquait chez les citoyens une peur bleue. Tous les prisonniers militaires ou civils subissaient des interrogatoires des plus musclés. Les tortionnaires étaient autorisés à utiliser tous les moyens pour agir et devaient être performants ; tenailles, tronçonneuses, électricité et toute les autres exactions que la morale reproche et ne permet pas d' évoquer.

Ces méthodes d' un autre âge, si elles produisaient un effet sur certains sujets, par contre chez la majorité d nos valeureux combattants, elles n'avaient fait que renforcer leur détermination et leur sacrifice. Pour cette catégorie d résistants, les aveux leur étaient arrachés par un autre moyen. En effet, le détenu était dirigé dans une autre zone de la caserne , quasiment isolée. Là est encagé un énorme python apprivoisé et dressé par un gros vietnamien. Cet asiatique qui avait un tatouage sur le bras, parlait un français complètement cassé et n'avait d'autre besoin que d livrer les détenus à ce monstre. Ce gros serpent mesurait près d sept mètres d long, pesait plus d 80 kg et était capable d'avalier un canard vivant. Il était placé dans une cage et ingurgitait quotidiennement de grandes quantités d omelette. Il obéissait à tous les ordres du Vietnamien qui passait le plus clair de son temps à picorer dans des

assiettes de frites. A la vue d ce mastodonte, nombreux sont les prisonniers qui « lâchaient le morceau », d'autres par contre, plus téméraires, refusaient carrément d'abdiquer. Ces derniers étaient introduits, l'un après l'autre, dans la cage du reptile... Aussitôt, dans un mouvement prodigieux, l'animal s'enroule sur le malheureux prisonnier et l'étouffe d sa puissante étreinte. Nombreux sont les détenus qui passaient aux aveux alors que d'autres, mus par une grande opiniâtreté, mourraient étouffés.

Selon certains témoignages, des centaines d civils et d militaires sont passés d vie à trépas, écrabouillés par le reptile. Pendant plus d deux ans, ce python a semé la terreur. Ce moyen d torture peu commun a constitué un réel motif d préoccupation pour la direction du FLN à l'échelle locale.

Cette perception s' est accentuée davantage en 1957 lorsqu' un *moussebel*, qui était également agent d liaison du FLN, a été arrêté en possession d deux lettres portant les timbres humides d l' ALN et du FLN et destinée à Hamadouche Aït Salah, Chef du commando d Tlemcen. Après son arrestation, ce *moussebel* fut dirigé illico presto vers la caserne d Saf Saf pour l'interrogatoire d usage et éventuellement des séances de torture en cas d refus d collaboration. Et inéluctablement, il fut dirigé vers la cage du python où il fut d'abord accueilli pour la circonstance par le Vietnamien. Quelques instants après, et ne pouvant supporter ce dur supplice, il avait fini par avouer que les deux missives provenaient d un certain Hocine exerçant la fonction d garde-champêtre à Ouzidan. Sur la base de ces renseignements, les forces coloniales n'ont pas mis trop d temps pour accueillir Hocine et lui faire subir un traitement similaire à celui vécu par ce moussebel. Cette arrestation fut par la suite suivie par une perquisition au domicile du garde – champêtre. Là, les soldats ont réussi à découvrir , dissimulés dans les profondeurs du puits, des chargeurs, des munitions et des effets vestimentaires pour militaires. Ce malheureux fut exécuté au moyen d la dynamite au fond du puit. Le châtiment lui fut administré afin de servir d'exemple pour ceux qui seraient tentés d collaborer avec le FLN. »

L'élimination du python

La neutralisation du reptile a fini par se réaliser grâce à un plan arrêté par un moudjahid, Zitouni, détenu dans le camp même de Saf Saf.

« Avec la connivence d'une femme d charge du colonel chef de la caserne, une algérienne acquise à la cause, il mit en place un stratagème. Ce dernier consiste à glisser le souffre, qui se trouve sur les bouts des allumettes, dans l'omelette servie quotidiennement au python.

Quinze jours sont passés et le python se dressait toujours dans sa cage, mais il perdait progressivement sa vivacité et ses étreintes sur les détenus n'avaient plus aucun effet .

Au vingtième jour lorsque le gros Vietnamien s'est approché de la cage pour lui servir un canard le python ne manifesta aucun réflexe. Ce comportement intrigua le maître. Sans attendre, il pénétra dans la cage et secoua le reptile. Mais sa surprise fut grande quand il découvrit avec stupéfaction que le python n'était plus qu'un mauvais souvenir. Une perte qui a rendu fou de rage le colonel en chef de la caserne accusant le Vietnamien d négligence. Il fallait sans attendre songer à un autre moyen de pression pour agir efficacement sur les détenus qui croupissaient dans cet enfer... »

Que reste- il présentement de ces lieux sinistres, mais désormais lieux de mémoire, partie intégrante de notre patrimoine ?

III – LES LIEUX DE MEMOIRE : PARTIE INTEGRANTE DU PATRIMOINE

Les deux lieux de tortures ne sont plus mémorisés que par les derniers survivants de ces années. D'autant que les traces ne cessent de s'effacer. N'en est – il pas ainsi de celui de Saf Saf, alors que celui de la caserne du 2^e Chasseurs est envahi par les herbes sauvages (photos) et les cellules ont perdu toutes les empreintes gravées par les torturés... ? Si rien n'est entrepris à temps après restauration, la perte sera considérable. Une fois de plus, une grave atteinte portée à notre patrimoine. A notre histoire,

l'histoire même de ses valeureux moudjahidine exposés sans aucun moyen de résistance à une tragique déshumanisation ...

« *Conçue dans une acception large, la notion d patrimoine englobe aujourd'hui un ensemble de lieux, d monuments, d'objets matériels et immatériels, à travers lesquels une société fonde son histoire et son identité* », tient à préciser Nabila Oulebsir (2004 : 302) en guise d'illustration à sa magistrale étude.

En effet, la définition englobe bien tout ce qui a trait à notre histoire, à nous même dans l'espace-temps. Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, les mémoriaux se multiplient non seulement à travers les capitales de chaque état mais aussi essaiment à travers les provinces et jusqu'à des sites parfois inaccessibles.

En conséquence, dans le cas qui nous préoccupe, celui où les deux frères Tabet Aoul, Touhami et Abdesselem, avec tant d'autres de moussebelin, moudjahidine, identifié(e)s ou anonymes, ce lieu d mémoire revêt une grande



3 – Les conséquences de l’abandon d’un lieu de mémoire : plus d’inscription ni de portes... Vers la disparition totale, tôt ou tard.

importance tant pour l’écriture de l’histoire que pour les générations montantes, tous ceux qui sont assoiffés d’apprendre et d découvrir.

Il est donc temps de restaurer et d’habiter ce lieu et bien d’autre au sein même de la ville et sa région, après avoir procédé à un relevé de localisation en premier lieu. Si l’ex - caserne coloniale a été reconvertie en faculté de médecine et que, d’une façon ou d’une autre, on a « oublié » le site rappelant la déshumanisation à grande échelle poursuivie sans arrêt de 1954 à 1962, il convient de

le sauvegarder coûte que coûte non pas en le laissant à son triste sort mais bien d' en faire un MEMORIAL, à l'instar de ce qui a été réalisé à travers les autres pays,. Par définition, le mémorial étant tout monument ou musée commémoratif.

D'ores et déjà, tout doit être mis en œuvre. La dégradation s'accélère, et risque d'effacer à jamais tout un pan d notre glorieuse histoire.

Un mémorial à cet emplacement répondrait parfaitement à celui que nous héritons des Almohades (XII) : le Bordj Saffarin, le bordj qui se dresse lui aussi dans un état déplorable depuis huit siècles mais qui résiste toujours. Il est situé à 200 m à l' Est. Comme bien d'autres monuments, il a été malmené durant la période coloniale : « On a converti la tour Safraney en magasin à poudre, et fait au, au troisième étage d cette tour, les approvisionnements nécessaires »(1).

Les deux mémoriaux encadreraient ainsi la somptueuse Salle des Conférences de la faculté de médecine.

Dans l'attente aussi de la reconstruction de la Tachfinya (Sari, 2006), l'un des rares bijoux de l'art de l'Occident musulman, conservé jusqu'en 1873 à l' emplacement de la place de la Mairie, face à la grande mosquée almoravide et l' oratoire de Sidi Bel Hassen...

Note

1-Tableaux des établissements français en Afrique du Nord, Paris, Ministère d la guère, 1852, p 45.
Le même document fait état d très nombreuses occupations d'édifices publics et privés à des fins militaires...

Références bibliographiques

- Bali Bellahsène : Le centre de torture et le python de Saf Saf, in Le colonel Lotfi, Alger, éd. Bibliothèque Nationale d'Algérie, 2004, p 116-121.
- Tabet Aoul Abdesselam : Au-delà de la souffrance physique... Tlemcen, Ecolymet, 16 mai 2002, p 44- 70.
- Oulebsir Nabila : Les usages du patrimoine, monuments, musées et politique coloniale en Algérie (1830 - 1930), Paris, édition e la Maison des sciences de l' homme, 2004, 411 p.
- Sari Djilali : Tlemcen , la cité- patrimoine à sauvegarder, La Tachfinya à reconstruire impérativement, Alger, éd. ANEP, 2006